

XYZ. La revue de la nouvelle

Des Bâtard d'émites!

Jeanne Hébert



Numéro 94, été 2008

Sorties

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2966ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hébert, J. (2008). Des Bâtard d'émites! *XYZ. La revue de la nouvelle*, (94), 45–49.

Des Bâtard d'émites!

Jeanne Hébert

« **Y**'A TOUJOURS des Bâtard d'émites! »

Vos narines flairent une citation de Michel Tremblay. *Les belles-sœurs*, peut-être? Vous avancez une lippe gourmande ou vous pincez dédaigneusement les lèvres, selon que vous êtes *Tremblophile* ou *Tremblophobe*.

Ne tremblez plus de peur (ou de joie?) à l'idée que cette expression populaire soit traduite en plusieurs langues, dont le japonais. Dépourvu de mérite littéraire, ce *Bâtard d'émites* fait partie de mon patrimoine familial. Il résonne à l'intérieur de ma voûte crânienne, avec la voix de mon père.

Le brave homme endurait, sans mot dire, de multiples atteintes à ses Droits de l'Homme. Ce qui ne l'empêchait pas de maudire en silence. En premier lieu, l'Épouse, elle, dont la fabuleuse collection de pots de cornichons vides envahissait les étagères de son atelier. Ensuite, les Filles. Ses Filles, encore en robe de chambre, à midi passé, le faisaient grincer des dents. Il retenait un cri de bête blessée à la vue de son tournevis, abandonné dans la pelouse, par ses Fils. Il étouffait de rage lorsque son Patron exigeait l'impossible... pour hier. Il boucanait au volant de « son char », sa Pontiac bien-aimée, dont le moteur calait invariablement, sur le chemin de l'église, le dimanche.

Enfin, un jour, sous l'action de la proverbiale goutte d'eau, débordait le vase de son amertume. Le front plissé, les sourcils dressés en accents circonflexes au-dessus des yeux exorbités, les nerfs du cou tendus à craquer, il nous infligeait une sortie mémorable. Abattant son poing sur la table, il fulminait: « Y a toujours ben des *Bâtard d'émites*! »

Les images du passé s'évanouissent, remplacées par la réalité de ce corridor désert. À l'orée du week-end, moi, France Langlais, prof d'anglais en cinquième secondaire, je verrouille la porte de ma classe avec lassitude. Bien que mon sismographe intérieur ait atteint 10 à l'échelle *Bâtard d'émites*, contrairement à mon père, je ne suis pas sortie de mes gonds. Ma montre indique 16 h 31.

Et dire qu'il y a à peine plus d'une heure, à la pause, je me préparais à un cours sans histoire. Si j'en avais le pouvoir, je sélectionnerais « scène précédente » au menu du film de *Ma vie*. Ce moment, vers 14 h 45, où, fébrile, Robert répand quelques milligrammes de la précieuse poudre sur la table, dans la salle des profs.

— Attention, Robert !

— Pas grave, France, dit-il en prenant un second sachet de Coffee Mate pour le verser dans sa tasse. Ouais, comme je te le disais, j'ai parlé au gars du syndicat, et la limite, c'est 55/35. Cinquante-cinq ans d'âge et trente-cinq ans de service. J'ai fait analyser mon dossier, et je pourrais prendre ma retraite de l'enseignement dans deux ans. Ça m'excite !

— 55/35 ? Ça veut dire que moi...

La cloche interrompt ce fructueux échange. Robert grimace en avalant son café à la vitesse grand V. Après avoir déposé sa tasse sur son bureau, il se lève, empoigne son attaché-case et soupire comiquement :

— Allons repousser le mur de l'ignorance !

En ce vendredi après-midi, nous nous préparons à donner la quatrième et dernière période de la journée.

Si *Ma vie* offrait un scénario alternatif, c'est ici que je cliquerais pour supprimer la scène suivante et sélectionner une fin plus sereine à cette journée. Hélas ! Je suis condamnée à ce flash-back post-traumatique !

Je me revois dans le corridor qui mène à ma classe, à 14 h 48, préoccupée par la décision prise le matin même, celle d'envoyer Barrabas sur l'île d'Elbe. Barrabas, c'est le moyen mnémotechnique que j'utilise pour me rappeler le nom de Bernard-Barnabé Baribeau-Bérubé. Et l'île d'Elbe, c'est le local où nous exilons temporairement les élèves difficiles. Et Dieu sait qu'il est difficile, Barrabas (auquel je préférerais cent fois Jésus, si ce Ponce Pilate de principal me donnait le choix). En cette veille de congé, je n'ai pas envie de le subir, de le contenir ou de passer de trop longues minutes à le circonvénir. Adossée au cadre de la porte, je le guette en serrant dans ma main le billet rédigé à l'avance : son passeport pour l'île d'Elbe. Intercepté avant son entrée en classe, il me regarde

d'un air étonné. Je lui dis de ma voix la plus mielleuse, celle que l'on prendrait pour hypnotiser un grizzly :

— Bernard-Barnabé, tu n'entres pas au cours aujourd'hui. Entendons-nous bien : tu n'as encore rien fait de mal. Regarde, sur le billet, j'ai inscrit : « Retrait préventif ». Cela ne s'ajoutera pas à ton dossier. Va, la surveillante est au courant.

— Comment ça, j'rentr' pas au cours ? Ma crise de folle, m'at'péter la gueule !

Joignant le geste à la parole — ou presque —, il attaque le mur en lui administrant un coup de poing, enchaînant aussitôt avec un formidable coup de pied. Le béton vibre sous le choc. Des têtes de profs émergent des classes voisines, sourcils interrogateurs, bouche bée. Quelques élèves retardataires, ravis d'être aux premières loges, anticipent un combat à finir. Refoulant mon Jello intérieur, je reste de marbre, en apparence. Cela dure un siècle... ou deux secondes. J'ai perdu la notion du temps. Finalement, Barrabas baisse les yeux et se détourne :

— Je vas voir le directeur. Tu vas entendre parler de moi, Grosse Vache.

Ébranlée, je dois maintenant entrer dans la classe pour affronter Miss *Why-don't-you* ? Quelles que soient l'activité proposée ou la méthode employée, Miss *Why-don't-you* ? proteste que nous devrions faire exactement le contraire. J'en ai marre ! J'explique brièvement le travail et place les élèves en équipes. Contrairement à mon habitude, je ne vais pas voir ce qu'ils font. Répondant du bout des lèvres lorsqu'on m'interroge, je guette à mon tour le son de la cloche.

Quand, enfin, je verrouille la porte à 16 h 30, je souffre de l'écœurante aigüe mentionnée plus haut.



Coincée dans la circulation du vendredi après-midi, je me prends à rêver de monter une comédie musicale à Broadway, sur le thème de la journée qui s'achève. Il y aurait un chœur de Miss *Why-don't-you* ? Pas difficiles à recruter, elles sont légion, il y en a dans

chaque classe. Déjà outrageusement maquillées, elles portent chaque jour l'équivalent d'un costume de scène : les seins dénudés, le ventre à l'air, la jupe dépassant à peine la ceinture. Se tenant par la taille, celles qu'on appellerait les « Bitchettes » feraient des « stepettes » à la manière des Rockettes. Sur un rythme endiablé, elles scanderaient : « *Why don't you ?* », en terminant chaque phrase par une suggestion différente.

Au centre de la scène, un Barrabas hirsute, vêtu de peaux de bêtes, armé d'une massue qu'il abattrait en cadence sur le sol. Avec la voix d'Éric Lapointe, il ponctuait chaque couplet d'un : « T'péter la gueule, ma crisse de fo-o-olle ! » Ainsi vilipendée, je sortirais, ratatinée et vaincue, côté jardin.

Un concert de klaxons me ramène dans l'ici et maintenant. J'embraye avant de provoquer un cas de rage au volant.

Ouf ! Deux jours de Paix ! Deux jours de solitude... Vous me plaignez ? Sans doute que, contrairement à moi, vous n'avez pas lu le best-seller : *Tout sur les plaisirs solitaires de la célibataire*.

Par exemple, au programme, en ce samedi soir : dégustation de soucis, solitaire, à la sandelle... de chouchis, cholitaire, à la chandelle... Allons un petit effort ! de sushis, solitaire, à la chandelle, voilà ! Un seul verre de chardonnay peut-il ramollir à ce point la diction ? Ou sont-ce les soucis qui s'immiscent insidieusement sous ma conscience ?

La soirée est consacrée à mon plaisir coupable : la lecture d'un roman policier, cette paralittérature. Hélas ! *K for Killer*, de Sue Grafton, n'arrive pas à retenir mon attention, ce soir. Pourquoi n'a-t-elle pas écrit : *P for Perplex* ? Je ne cesse de me demander si j'ai eu raison de sortir Barrabas de la classe, hier. Était-ce de la provocation de ma part ? Suis-je responsable de sa colère ?

À 22 h 33, mon horloge biologique m'incite à poser la tête sur l'oreiller. Mes draps blancs s'entortillent au fil d'une nuit pareillement blanche. Au petit matin, alors que j'avais renoncé à trouver le sommeil, un titre apparaît sur l'écran de mes paupières : *Karate Kid. Le moment de vérité*. En fait de *Kid*, c'est plutôt une *Karate Matante* qui mène le combat contre les *Invasions barbares* d'élèves indisciplinés. Enchaînant coups de poing, coups de pied et pirouettes,

notre virulente virago transforme des hordes de jeunes loups en rangées d'agneaux dociles, sagement assis derrière leurs pupitres. Un peu essoufflée, mais triomphante, Karate Matante rajuste son bandeau devant un miroir. L'ineffable Maître apparaît en surimpression. Il a tout vu, tout su, il s'est tu. Gros plan sur son visage, le Maître s'apprête à assener son moment de Vérité à Karate Matante. Sentencieux, il profère : « Y'a toujours des *Bâtard d'émites* ! »

Ces propos inattendus provoquent une onde de choc... culturel. Le vieux sage continue son enseignement, si l'on en juge par le mouvement de ses lèvres. Peine perdue pour Karate Matante et la Dormeuse, lesquelles se fondent en une seule Entité qui réintègre son hôte : France Langlais. Ma personnalité diurne reprend lentement le contrôle, à mesure que j'émerge des brumes du sommeil. Ce rêve a-t-il un sens ? Bof ! Après le déjeuner, je pourrai toujours m'étendre sur le divan pour me psychanalyser. On a toute la journée.



Cramponné à sa tasse de café, Robert m'observe par-dessus ses demi-lunes :

— T'as l'air en forme, toi, pour un lundi matin.

— Oui, j'ai pris une grosse décision en fin de semaine. Ça te dit quelque chose, 55/35 ? Je quitte l'enseignement en juin.

Ouf ! sauvée par la cloche ! Robert renonce à me questionner plus avant sur mes projets. Il va rejoindre son poste à l'autre bout de l'école. C'est lui qui surveille à l'île d'Elbe ce matin.

Seule à mon bureau, je soupire en apercevant la pile de copies en quête de correcteur. « Ça achève ! Je sortirai bientôt de cette galère. » Décapsulant mon stylo, j'attaque la pile à grands traits rouges frénétiques.